Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte = Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle = Rivista svizzera di storia religiosa e culturale

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 110 (2016)

Artikel: Nietzsche et le "Juif"

Autor: Livry, Anatoly

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-772424

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 23.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nietzsche et le «Juif»

Anatoly Livry

«Die Juden sind das merkwürdigste Volk der Weltgeschichte ...»
F. Nietzsche

L'étude précise de l'évolution d'une notion chez un philosophe donné amène à établir un dialogue entre les disciplines, les espaces et les époques. Sans compter que l'analyse de la perception de la judaïté et du «Juif», en tant qu'être ou groupe humain et religieux, n'est pas sans être encore d'une actualité évidente et porteuse pour l'avenir de l'Eurasie. Prenons un seul exemple: l'examen de l'influence du passage en Suisse sur la perception que Nietzsche avait du «Juif». Il va sans dire que décortiquer la notion du «Juif» (c'est-à-dire de ce Tiers par excellence, voire de cette figure conceptuelle polyvalente) à travers Nietzsche-professeur, Nietzsche-philosophe et par conséquent Nietzsche-«animal politique» dominant les deux premiers permet une dissection à la fois précise et dynamique de l'historicité de cette réflexion, fondamentale aux XIXe et XXe siècles.

Pour notre travail, nous sommes ravis d'utiliser une séquence des recherches effectuées, dans le cadre de notre habilitation helvétique, dans les archives de notre Israelitischen Gemeinde Basel. Une bibliographie importante, outrepassant fréquemment le cadre académique car prenant davantage des orientations politiques ou journalistiques, souvent idéologiquement engagées (fort diversement d'ailleurs), traite, depuis environ un siècle, du sujet de Friedrich Nietzsche et du «Juif». Nous proposons donc une brève recherche totalement détachée des passions, telles qu'elles furent notamment manifestées par Sarah Kofman[1], sur les relations de Nietzsche, l'être humain et l'homme de lettres, avec ce que représentaient pour cet Allemand, puis apatride installé en Suisse, l'être «Juif», la religion judaïque et l'ethnie juive. Impossible de juger Nietzsche «en bloc», en le présentant comme «antisémite» dans le sens actuel du terme durant toute son existence comme le fait par exemple André Compte-Sponville dans son «Nietzsche et Spinoza» mentionnant: «un antisémite ... Nietzsche»[2] – apprécia-

[1] Sarah Kofman, Le mépris des Juifs, Nietzsche, les Juifs, l'antisémitisme, Paris 1994.
[2] André Compte-Sponville, Nietzsche et Spinoza, dans: Jacques Le Rider/Dominique Bourel, De Sils-Maria à Jérusalem, Nietzsche et le Judaïsme, Les intellectuels juifs et Nietzsche, Paris 1991, 62.

SZRKG, 110 (2016), 421–434

tion trop contemporaine d'un Nietzsche fils d'une toute autre époque. À ce propos, un ouvrage, celui de Jean-Édouard Spenlé, fut publié dans une France occupée: il examine Nietzsche à l'aune de l'«esprit» de l'Europe, ce continent alors quelque peu refaçonné par l'armée du IIIe Reich, entité qui ne se désintéressait point du problème juif.[3] Voilà pourquoi analyser Nietzsche permet de cerner la mentalité européenne, tant celle contemporaine au philosophe que celle ultérieure à lui, via ceux qui ont étudié son «antisémitisme». Passionnants sont également les travaux décortiquant l'essence dionysiaque du judaïsme abordé via l'héritage nietzschéen, un sujet traité sous l'angle «bohémien» par Marc Anderson,[4] autrement dit en établissant un lien direct entre le «judaïsme bachique» tel que Nietzsche l'aurait perçu et ses travaux d'ancien professeur bâlois de lettres grecques, auteur de *La Naissance de la tragédie*[5], ouvrage majeur dont le thème du dionysisme hellène, mais aussi barbare, est le pilier. D'ailleurs, les futures recherches nietzschéennes pourraient davantage exploiter cette thèse en examinant le parcours à la fois créatif et académique de Nietzsche: le côté bachique du judaïsme pourrait constituer pour Nietzsche un lien avec ses «réflexes grecs» extatiques qui, à un tournant crucial de sa vie,[6] lorsqu'il a rompu avec Wagner et sa germanité, faciliterait son accès à une incontestable *judéophilie* déclarée.

Par ailleurs, l'«antisémitisme» (attitude racialiste se manifestant dans les milieux intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle) et l'antijudaïsme (ancré dans un passé antique parsemé de haines religieuses) doivent naturellement être séparés dans l'esprit du fils du pasteur luthérien Friedrich Nietzsche: nous distinguons aussi ces notions dans notre travail et appelons le lecteur à cette discrimination nécessaire.

Logiquement, pour appréhender dans quelle mesure le séjour à Bâle – sa porte d'entrée en Suisse – de Nietzsche a influencé sa perception du «Juif», il nous faut nous intéresser à la vision qu'il en avait à son arrivée dans cette ville universitaire ainsi que celle avec laquelle il a quitté ce lieu. Cette méthodologie, à la fois chronologique et cartésienne, aidera également à cerner les mutations d'un milieu civique donné, Nietzsche nous servant dans ce contexte d'*exemplum*.

Tout d'abord, posons-nous la question de savoir quelle était la conception du «Juif» dans l'univers luthérien prussien de la famille Nietzsche? Il s'agissait d'un monde à la fois totalement attaché à la prêche face au peuple, qui admire cette tribune médiatique et vénère l'être qui y intervient, et s'inscrivant fondamentalement au plus haut niveau de la cité: le père de Nietzsche était en effet le précepteur des princesses d'Altenburg. Selon notre analyse, la mentalité protestante et allemande du milieu du XIXe s. face au «Juif» – adepte d'une «religion déicide»

3 Cf. Jean-Édouard Spenlé, Nietzsche et le problème européen, Paris 1943.

4 Marc Anderson, Juifs dionysiens, Lectures de Nietzsche à Prague, autour de Brod et de Kafka, dans: Le Rider/Bourel, De Sils-Maria à Jérusalem (voir note 2), 215–224.

5 Friedrich Nietzsche, Die Geburt der Tragödie, dans: KSA, t. 1, 11–156.

6 Cf. à ce propos Marc Anderson, Juifs dionysiens, Lectures de Nietzsche à Prague, autour de Brod et de Kafka, dans: Le Rider/Bourel, De Sils-Maria à Jérusalem (voir note 2), 215–224.

et être issu d'une ethnie vue comme fort distincte – est, dans le cas de Nietzsche, nettement plus prépondérante que l'influence paternelle: son père étant décédé en 1849, l'oncle maternel reprend le flambeau de l'éducation ecclésiastique, plongeant l'adolescent dans les nuances du protestantisme. Friedrich Nietzsche assiste ainsi à des services dominicaux[7] s'imprégnant de l'ambiance du temple du Luther, le réformateur étant aussi un passionné de la question juive.[8] Cet environnement n'est nullement innocent puisqu'il transparaîtra, plusieurs décennies plus tard, dans l'ouvrage principal de l'héritage philosophique de Nietzsche: «Hier sind Priester [...] ich will mein Blut auch noch in dem ihren geehrt wissen.»[9] Ni le témoignage de sa sœur Elisabeth fourni «en famille» bien des décennies après la «disparition psychique» de Friedrich Nietzsche[10] ni les écrits autobiographiques de l'objet de notre recherche ou l'analyse de C.-G. Jung[11] de l'enfance du futur philosophe et des liens qui unissaient ce dernier à sa sœur n'apportent d'information sur la vision du «Juif» qu'avaient les parents de Nietzsche. Par ailleurs, il est important que nous insistions sur notre opposition à cette réduction établissant un parallèle entre le courant national-socialiste allemand – d'ailleurs s'exprimant fort diversement au sein du NSDAP jusqu'à accepter des personnes d'origine juive comme serviteurs volontaires, voire comme soldats, du IIIe Reich[12] – et le luthéranisme allemand, lui aussi loin d'être homogène dans ses expressions.[13] Nous sommes cependant forcés de mentionner, sans vouloir piéger le lecteur par des clichés simplificateurs sources d'un anachronisme inacceptable dans le milieu académique, que le luthéranisme peut, d'une certaine manière, être considéré comme le berceau du futur national-

7 «Die Kirche ist klein, aber sehr nett ausgeschmückt; der Besuch war immer recht zahlreich. Aber was für eine wunderschöne Rede hielt der Onkel! Welche Kraft in dieser Predigt! Wie nachdrücklich war jedes Wort! Ich erinnere mich fast noch jedes Gedankens, den der Onkel aussprach. Er sprach über die Versöhnung, anknüpfend an das Wort: Wenn du deine Gabe zum Altare bringst, so versöhne dich zuvor mit deinem Bruder. Es war den Tag gerade Kommunion; gleich nach der Predigt traten die zwei Amtleute des Dorfes vor, gebildete Männer, aber von jeher einander feind, und versöhnten sich, indem sie sich gegenseitig die Hand reichten. Das heißt doch ein Erfolg! Ich blieb nach der Predigt mit dem Onkel noch zurück; denn es war noch eine Taufe. Der Kantor kam herunter und begrüßte uns.» Friedrich Nietzsche, Meine Ferienreise in Autobiographisches aus den Jahren 1856 bis 1869 in Werke in drei Bänden, München 1956, t. 3, 81–82.

8 Cf. à ce propos l'ouvrage le plus connu: Martin Luther, Von den Juden und ihren Lügen, Wittenberg, 1543.

9 Friedrich Nietzsche, Also sprach Zarathustra, dans: KSA, t. 4, 117.

10 Cf. Elisabeth Förster-Nietzsche/Richard Oehler, Das Leben Friedrich Nietzsche, 2 tomes, Leipzig 1925.

11 Carl-Gustav Jung, Zur Psychologie und Pathologie sogenannter occulter Phänomene, Leipzig 1902, 113–114.

12 Cf. à ce propos, Bryan Mark Rigg, Hitler's Jewish Soldiers: The Untold Story of Nazi Racial Laws and Men of Jewish Descent in the German Military, Lawrence 2002.

13 Il nous semble important de rappeler des contradictions enflammées à ce sujet qui, débordant le cadre allemand, ont touché le côté francophone. Cf. à ce propos le compte rendu par Bruno Ackermann, Denis de Rougemont: une biographie intellectuelle, Combats pour la liberté. Le Journal d'une Époque, Genève 1996, 645–647.

socialisme germanique ou même scandinave,[14] ce qui expliquerait éventuellement la future aisance de Friedrich Nietzsche avec l'antijudaïsme wagnérien ou celui des élites philosophico-philologiques allemandes:

> «[...] da sich thatsächlich die besten und erhobensten Momente meines Lebens an Ihren Namen knüpfen und ich nur noch einen Mann kenne, noch dazu Ihren großen Geistesbruder Arthur Schopenhauer, an den ich mit gleicher Verehrung, ja religione quadam denke.»[15]

Comme nous pouvons le constater, ces humanités qui l'avaient éduqué en tant qu'homme, penseur et poète[16] étaient fraternellement liées, dans l'esprit de Nietzsche, au maestro.

Dès la fin des années 60, l'avenir académique de Nietzsche se dessine plus clairement lorsque ses capacités exceptionnelles de lettré, et donc d'analyste de textes, sont remarquées par Friedrich Wilhelm Ritschl, alors professeur à Leipzig. L'étudiant Nietzsche devient l'un des premiers parmi les siens. Ritschl commence ainsi à intégrer Nietzsche au milieu universitaire européen d'abord éditorialement, puis l'imposant au sein de sa corporation: Ritschl publie les premiers articles de Nietzsche dans la très prestigieuse revue *Rheinisches Museum für Philologie* qu'il dirige[17] et, rapidement, les professeurs se voient imposer, à l'Université de Bâle, comme leur égal le prodige prussien ne possédant même pas de titre doctoral (plus tard offert à Nietzsche par un «alles ist erlaubt» académique sous la forme d'un *honoris causa* distinguant ordinairement les professeurs émérites).

Dès lors, Nietzsche est conscient de la portée et de l'ampleur – désormais reconnues par ses pairs! – de ses décryptages modernistes universitaires de l'Antiquité grecque. La «philosophie» n'est pas encore à l'ordre du jour; il est un helléniste propulsé par un puissant réseau académique mais ne se souhaite, à cet instant, aucun destin personnel dionysiaque. Cependant, c'est précisément ces publications dans le *Rheinisches Museum für Philologie* qui deviennent les prémices de *La Naissance de la tragédie* – un best-seller de l'helléniste dépassant

[14] Voici le témoignage d'un autre fils de pasteur luthérien, cinéaste et metteur en scène Ingmar Bergman: «Jag älskade honom också. I många år var jag på Hitlers sida, gladde mig åt hans framgångar och sörjde nederlagen. Min bror var en av det svenska nationalsocialistiska partiets stiftare och organisatörer, min far röstade i flera omgångar på nationalsocialisterna.» Ingmar Bergman, Laterna magica, Stockholm 1987, 147.

[15] Friedrich Nietzsche, dans: KSB, «An Richard Wagner in Tribschen, Basel am 22 Mai 1869», t. 3, 8.

[16] «Ich gehöre zu den Lesern Schopenhauers, welche, nachdem sie die erste Seite von ihm gelesen haben, mit Bestimmtheit wissen, dass sie alle Seiten lesen und auf jedes Wort hören werden, das er überhaupt gesagt hat.» Friedrich Nietzsche, Schopenhauer als Erzieher, Unzeitgemässe Betrachtungen, dans: KSA, t. 1, 346.

[17] La première publication de Nietzsche dans le Rheinisches Museum für Philologie par Ritschl, qui partage ses responsabilités rédactionnelles avec Friedrich Gottlieb Welcker, date de 1867: Friedrich Nietzsche, Zur Geschichte der Theognideischen Spruchsammlung, dans: Rheinisches Museum für Philologie, 22 (1867), 161–200.

les frontières académiques dédié à Wagner[18], ce «père de substitution» pour Nietzsche, né d'ailleurs, comme le père géniteur Carl Ludwig Nietzsche, en 1813. Wagner – compositeur, mais également philologue, «biologiste politique», concurrent de Mendelssohn et ayant donc une vision déterminée du «Juif» qu'il n'hésite pas à exposer – exerce, bien qu'encore de loin, son influence sur Nietzsche, tel que cela fut souvent évoqué notamment par Hubert Cancik.[19] Il s'agit en somme d'une période fondatrice pour Nietzsche-adulte, moment de sa vie où il se met sur deux voies magistrales qui se croiseront constamment: improvisation helléno-philosophique et non moins insolite improvisation musicale.

Nous mettons en parallèle les relations lyriques du jeune professeur bâlois avec ses fréquentations philologiques, et ce, à juste raison: nous en puisons la source dans les échanges épistolaires de Nietzsche qui, pendant sa première année d'enseignement, ne concernent qu'un nombre réduit de correspondants. Ainsi, hormis ses étudiants qu'il côtoie naturellement ou sa famille restée à Naumburg, nous pouvons constater qu'il n'a que peu d'échanges pendant l'année 1869. Pour cette raison, chaque trace épistolaire devient une manifestation de ce qui se passe à cette époque dans l'esprit de Nietzsche. Or, le 10 mai 1869, Nietzsche rédige un compte-rendu détaillé de ses activités pédagogiques et sur Bâle en général à son «Geheimrath» leipzigois Ritschl.[20] Cette lettre est particulièrement intéressante pour les historiens de Suisse qui voudraient examiner la vision d'un jeune étranger se préparant à s'enraciner dans l'Université helvétique, peut-être pour le reste de sa vie, décortiquant avec un regard extérieur son pays d'adoption. La missive suivante publiée par l'éditeur de sa correspondance De Gruyter est, quant à elle, précisément cette lettre datée du 22 mai, que nous avions citée plus haut, destinée à un autre Allemand installé en Suisse, Wagner résidant à Tribschen. Avec cette admiration proclamée par le «fidélissime disciple»[21] à ce Janus philosophico-musical nommé Schopenhauer-Wagner, Nietzsche se place racialement du côté de ses deux maîtres et trace une frontière nette séparant ces trois adeptes du «sérieux germanique» des adversaires spirituels ethniques que ce jeune professeur de philologie se prépare à combattre, ennemis distingués formellement par le terme «Judenthum»:

[18] Cf. Friedrich Nietzsche, Vorwort an Richard Wagner, dans: Die Geburt der Tragödie, dans: KSA, t. 1, 23–24.

[19] Hubert Cancik, Philhellénisme et antisémitisme en Allemagne: Le cas Nietzsche, dans: Le Rider/Bourel, De Sils-Maria à Jérusalem (voir note 2), 25.

[20] Friedrich Nietzsche, dans: KSB, «An Friedrich Ritschl in Leipzig, Basel 10 Mai 1869», t. 3, 6–8.

[21] «... als Ihren treusten und ergebensten Anhänger und Verehrer Dr Nietzsche Prof. in Basel», Friedrich Nietzsche, dans: KSB, «An Richard Wagner in Tribschen, Basel am 22 Mai 1869», t. 3, 9. Nous sommes conscients de l'absence des points tels qu'exigés par l'orthographe allemande pour les dates et l'indication abrégée du titre doctoral. Mais ils sont manquants dans les lettres citées que Nietzsche adresse à Ritschl et à Wagner. Nous reproduisons leur absence, fidèles à la version choisie par l'éditeur allemand de Nietzsche, Walter de Gruyter.

«[...] spüren, wie sie uns armen Deutschen durch alle möglichen politischen Miseren, durch philosophischen Unfug und vordringliches Judenthum über Nacht abhandengekommen war. Ihnen und Schopenhauer danke ich es, wenn ich bis jetzt festgehalten habe an dem germanischen Lebensernst, an einer vertieften Betrachtung dieses so räthselvollen und bedenklichen Dasein.»[22]

Par conséquent, ces réflexions à la fois professionnelles et académiques et ces penchants personnels musicaux et philosophiques (autrement dit ceux dans lesquels Nietzsche va plus tard exceller, se séparant progressivement de l'Université) constituent pour ce professeur éduquant l'élite philologique germanique en Suisse un bloc soudé. Nietzsche revendique dans sa lettre à Wagner un antijudaïsme guerrier qui ne peut déplaire au maestro, ne l'évoquant cependant pas dans sa lettre à son patron uniquement parce que la manifestation de ce penchant racialiste dans un compte-rendu quasi professionnel à un personnage occupant une position hiérarchique supérieure duquel dépend sa carrière pourrait paraître à Ritschl une preuve de familiarité. Conclusion intermédiaire: à ses débuts à l'Université de Bâle, le Prussien expatrié Nietzsche est désireux de combattre par les armes tant scientifiques que spirituelles la «juiverie», ce «Judenthum» exécré. C'est avec précisément cette perception du «Juif» qu'il est arrivé de son pays natal en Suisse, *Weltanschauung* qui sera modifiée, au moins en surface, sous l'emprise du temps et de l'atmosphère helvétique.

Les nuances évoquées nous amènent par conséquent à fixer le début de la deuxième période de ses relations avec le «Juif», séquence suisse de la vie créative de Nietzsche, non au moment de l'emménagement de l'helléniste en Suisse, mais bien lors de sa rupture officielle avec l'Allemagne: Nietzsche accepte, obéissant aux injonctions du pouvoir helvétique, la déchéance de sa «germanité civique»[23], les autorités bâloises s'abstenant en effet de rapatrier sur leur sol le conflit voisin franco-prussien auquel le jeune professeur prend part volontairement en 1870. Or, c'est là, «unter den Maurern von Metz»[24], que nait l'idée de l'iconoclaste *Naissance de la tragédie*, traitant, ne l'oublions pas, de l'«aryen» et du «sémite» comme de deux principes primordiaux diamétralement opposés:

«Das, was die arische Vorstellung auszeichnet, ist die erhabene Ansicht von der activen Sünde als der eigentlich prometheischen Tugend: womit zugleich der ethische Untergrund der pessimistischen Tragödie gefunden ist, als die Rechtfertigung des menschlichen Uebels, und zwar sowohl der menschlichen Schuld, als des dadurch verwirkten Leidens. Das Unheil im Wesen der Dinge – das der beschauliche Arier nicht geneigt ist wegzudeuteln –, der Widerspruch im Herzen der Welt offenbart sich ihm als ein Durcheinander verschiedener Welten, z.B. einer göttlichen und einer menschlichen, von denen jede als Individuum im Recht ist, aber als einzelne neben einer andern für ihre Individuation zu leiden hat. Bei dem heroischen Drange

22 Ibid.

23 Le 26 septembre 1876 Nietzsche reçoit des autorités du canton Bâle-Ville un «passe-port» de la Confédération helvétique: Andrea Bollingen/Franziska Trenkle, Nietzsche in Basel, Basel 2000, 54.

24 Friedrich Nietzsche, Versuch einer Selbstkritik I, dans: Die Geburt der Tragödie, dans: KSA, t. 1, 11.

des Einzelnen ins Allgemeine, bei dem Versuche über den Bann der Individuation hinauszuschreiten und das eine Weltwesen selbst sein zu wollen, erleidet er an sich den in den Dingen verborgenen Urwiderspruch d. h. er frevelt und leidet. So wird von den Ariern der Frevel als Mann, von den Semiten die Sünde als Weib verstanden, so wie auch der Urfrevel vom Manne, die Ursünde vom Weibe begangen wird.»[25]

Cette citation, conséquente, est nécessaire car elle témoigne explicitement de l'infiltration de tels concepts dans un travail académique, publié par un professeur-helléniste de Bâle, chez un éditeur leipzigois de Wagner[26] – concepts du «sémite» et de l'«aryen» propulsés sur toute l'humanité pour laquelle ils seraient fondamentaux, ce qui illustre excellemment l'attachement de Nietzsche à la vision racialiste des hommes: la notion religieuse du «péché» n'est pour lui qu'un symptôme permettant d'établir clairement l'antagonisme de deux types de l'humanité. La deuxième période de «neutralité» face au «Juif» de la vie de Nietzsche débutera bientôt. Cependant, à cette étape de notre article, il serait logique de nous poser une question à laquelle nous apporterons une réponse qui clôturera notre travail: la vision effective qu'avait Nietzsche du «Juif» – cet être perçu ostensiblement à la fois comme union d'une ethnie et d'une religion – a-t-elle réellement variée au long de sa vie ou ses déclarations, devenant philosémites, ne furent-elles que le fruit de diverses pulsions momentanées, Nietzsche, conscient de sa supériorité, n'attribuant finalement au «Juif» qu'un rôle d'ustensile, tantôt ouvertement sarcastique, tantôt d'un ton bienveillant seyant à un maître économe flattant un serf utile?

La période transitoire dans la perception que Nietzsche a du «Juif» se poursuit à Bâle après la parution de *La Naissance de la tragédie*. Un an à peine plus tard, Nietzsche rencontrera dans sa faculté Paul Rée, son compatriote d'origine juive, dont l'amitié, la cohabitation et le travail commun marqueront une rupture avec l'«apartheid» ethniciste pratiqué jusqu'à présent. L'heure est pour l'instant au scandale lancé par le jeune Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff, dans son socratico-ironique *Zukunftphilologie*![27]et la réplique de l'allié nietzschéen, Erwin Rohde, déchaîne une spirale de violence rhétorique. Nous évoquons cette affaire fameuse et maintes fois étudiée[28] uniquement parce qu'elle manifeste un élément significatif pour notre étude, à savoir la manière dont Nietzsche, dans la missive destinée à son ami proche Gustav Krug, traite son ex-condisciple de Schulpforta, appartenant à la noblesse, rejeton d'un *Generalfeldmarschall* prussien Wichard von Möllendorff et n'ayant donc rien de «sémitique» – si nous appliquons la terminologie de *La Naissance de la tragédie*:

[25] Ibid., 69–70.

[26] Friedrich Nietzsche, Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik, Leipzig 1872, 143.

[27] Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff, Zukunftsphilologie!: eine Erwidrung auf Friedrich Nietzsches «Geburt der Tragödie», Berlin 1872.

[28] Karlfried Gründer, Der Streit um Nietzsches Geburt der Tragödie: Die Schriften von Erwin Rohde, Richard Wagner, Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff, Hildesheim 1969.

«In Bälde erscheint eine Gegenschrift gegen das philologische Pamphlet; hast Du den Wilamo-Wisch (oder Wilam ohne Witz?) gelesen? Welch übermütig-jüdisch angekränkeltes Bürschchen! Es bekommt aber Prügelchen! Ist nicht zu hindern!»[29]

«Juif» s'avère donc être, tout bonnement, une injure sous la plume du professeur de philologie de l'Université de Bâle! Une invective qui sort assez légèrement dans ce cercle de camarades, semblable à ce «Wisch» auquel Nietzsche semble également goûter avec plaisir dans ses lettres avec ses plus intimes. À ce propos, voyons la séquence du poème adressé à la veille du Noël 1869 à sa sœur: «Man legt es auf den Spiegeltisch,/Und fradt jemand Was soll der Wisch?»[30] Nous sommes donc bel et bien dans un vocabulaire amical réservé au «premier cercle», les traces épistolaires trahissant la réalité de Nietzsche telle qu'elle existait dans le quotidien de sa petite patrie de Saxe auquel il se reconnecte via sa correspondance depuis Bâle où, sans doute aucun, il n'oserait sortir des insultes à la racine «jüdisch» lors de ses séminaires bâlois, par exemple. En revanche, sans retenue, Nietzsche destine sa judéophobie, assez basique admettons-le, à ses proches et à lui-même.

Nous sommes cependant formels: une certaine douceur helvético-bâloise enveloppant l'Allemand tout en le forçant à s'interdire des passions guerrières le sépare, peu à peu, de l'antijudaïsme racialiste, virulent et ordinaire de sa patrie et de son milieu.[31] Ce professorat suisse a, par ailleurs, une particularité que nous devrions signaler, c'est la capacité d'être «extinguible» dans le temps et l'espace: Nietzsche utilise son grade académique suprême sans toutefois en remplir la charge, se détachant de l'Université de Bâle au fur et à mesure que ses problèmes somatiques s'aggravent (puis, se mutent en d'authentiques bourreaux[32]), jusqu'à l'abandonner définitivement en 1879 et ainsi parcourir l'Europe grâce à une pension confortable accordée par l'employeur dont le professeur financièrement comblé se sépare: «Also Summe der Pension 3000 frs. Das ist sehr schön.»[33] Cependant, jusqu'à ses dernières semaines turinoises, il insistera sur son titre

[29] Friedrich Nietzsche, dans: KSB, «An Gustav Krug in Naumburg, Basel am 24 Juli 1872», t. 4, 30.

[30] Friedrich Nietzsche, dans: KSB, «An Elisabeth Nietzsche in Naumburg, Basel, kurz von dem 24. Dezember 1869», t. 3, 88.

[31] Dans nos travaux précédents, nous avons déjà traité l'influence exercée par Bâle sur Nietzsche, à savoir sur ses travaux d'helléniste, puis philosophiques: après un exposé en allemand «Der Geist ist ein Magen» lors du 20. Nietzsche-Werkstatt-Schulpforta «Nietzsches Philosophie des Geistes», 11–13 septembre 2012, nous avions examiné ce sujet en langue française: Anatoly Livry, Anatomie de l'esprit, Nietzscheforschung, n° 21, sous la rédaction des Professeur Renate Reschke et Professeur Marco Brusotti, Berlin/New York, 2014, 275–278.

[32] «Bis jetzt mehr Tortur als Erholung. – Wäre ich nur erst des Magens wieder Meister!»; Friedrich Nietzsche, dans: KSB, «An Franziska und Elisabeth Nietzsche in Naumburg (Postkarte), Genf, 30. März 1879», t. 5, 401.

[33] Friedrich Nietzsche, dans: KSB, «An Elisabeth Nietzsche in St. Aubin, St. Moritz, 24. Juli 1879», t. 5, 430.

bâlois: «Prof. Dr. Nietzsche»[34] (alors que Nietzsche n'a jamais soutenu de thèse, ne réside plus de manière permanente à Bâle, n'y enseigne plus depuis une bonne décennie et ne compte même plus *de jure* parmi les rangs professoraux de son université): une sorte d'asile de respectabilité que Nietzsche offre à son œuvre mais également à lui-même, jusqu'à le préférer à un destin surhumain: «Lieber Herr Professor, zuletzt wäre ich sehr viel lieber Basler Professor als Gott»[35], confesse dans son ultime lettre Nietzsche, professeur virtuel bâlois au professeur réel Burckhardt. Cet aveu de vouloir réintégrer son port d'attache permanent, l'«Université de Bâle», choisi par Nietzsche trahit l'emprise sentimentale exercée par la Suisse universitaire sur le penseur. Pourtant, aussi longtemps que la germanité ancestrale agrippe Nietzsche par la puissance de son *scalde* Wagner, ni la Suisse, ni sa fréquentation croissante de Rée, ni son admiration envers le *Kulturhistoriker* bâlois Jacob Burckhardt transparaissant dès ses premières ouvrages rédigés à Bâle même (ainsi *Die Kultur der Renaissance in Italien* dans son *Vom Nutzen und Vorteil der Historie für das Leben*: «Ein solcher Sinn und Zug führte die Italiäner der Renaissance und erweckte in ihren Dichtern den antiken italischen Genius von Neuem, zu einem ‹wundersamen Weiterklingen des uralten Saitenspiels›, wie Jacob Burckhardt sagt.»[36]) ou leurs activités communes mais parallèles[37] ne sont d'un véritable secours pour la métamorphose de sa perception du «Juif». Vient la discorde avec Wagner, personnelle, lyrique, religieuse.[38] La brouille avec sa sœur n'est pas loin. Les paroles témoignant de la judéophilie de Nietzsche se libèrent, voire se déchaînent parfois. Ces événements transformeront-ils son appréciation réelle du «Juif» ou non? C'est là une toute autre question.

Le temps de la rédaction d'*Ainsi parlait Zarathoustra* annonce, selon nous, cette troisième période dans la perception du «Juif» par Nietzsche. La crispation épuisée, le philosophe – car à cette époque, Nietzsche dépasse distinctement sa condition de philologue universitaire – introduit le «Juif» dans la catégorie des sujets pouvant se traiter avec bienveillance: dès la première partie de *Zarathoustra*, autrement dit dès 1883, les Juifs apparaissent sur un pied d'égalité avec les Hellènes, les Perses et les Allemands («‹Vater und Mutter ehren und bis in die Wurzel der Seele hinein ihnen zu Willen sein›: diese Tafel der Überwindung hängte ein andres Volk über sich auf und wurde mächtig und ewig damit.»[39]), ces trois peuples liés personnellement, professionnellement ou artistiquement à Nietzsche,

[34] Friedrich Nietzsche, dans: KSB, «An Constantin Georg Naumann in Leipzig, Turin, den 25. Nov. 1888», t. 8, 487.

[35] Friedrich Nietzsche, dans: KSB, «An Jacob Burckhardt in Basel, (Turin,) Am 6 Januar 1889», t. 8, 577.

[36] Friedrich Nietzsche, Vom Nutzen und Vorteil der Historie für das Leben, dans: KSA, t. 1, 266.

[37] Cf. Charles Andler, Nietzsche et Jacob Burckhardt: leur philosophie de l'histoire. Revue de synthèse historique, Versailles 1909.

[38] Anatoly Livry, Nietzsche et Wagner: lutte entre le paganisme et le christianisme, dans: SZRKG, 109 (2015), 253–267.

[39] Friedrich Nietzsche, Also sprach Zarathustra, dans: KSA, t. 3, 75.

Allemand de naissance parlant par la bouche d'un Perse et spécialiste de l'Hellade; les Juifs, en revanche, sont une donnée extérieure surgissant *ex nihilo* – à leur place aurait pu se trouver une toute autre nation.

Passe encore un an et l'«antisémitaille» soudain devient insupportable à Nietzsche. Cause de cette volte-face? Maintes ruptures avec sa sœur désormais liée à Dr Bernhard Förster, futur fondateur de la Nueva Germania, cette colonie du Paraguay destinée exclusivement aux Allemands:

> «Die verfluchte Antisemiterei verdirbt mir alle meine Rechnungen, auf pekuniäre Unabhängigkeit, Schüler, neue Freunde, Einfluss, sie hat R(ichard) W(agner) und mich verfeindet, sie ist die Ursache eines radikalen Bruchs zwischen mir und meiner Schwester, usw. usw. usw. Ohe! Ohe!»[40]

C'est donc sur le compte de l'«antisémitisme» et de ceux qui l'incarnent, ni plus ni moins, que Nietzsche met cet éloignement sentimental d'avec son Elisabeth bien-aimée, brouille tant insupportable au frère passionné qu'un mois plus tard, il déverse sa hargne familiale dans une lettre destinée à une amie – cela sous la forme d'une injure. Sa sœur est traitée désormais, et dans ses échanges épistolaires (autrement dit publiquement), d'«*antisemitische Gans*»[41]. L'impulsivité du philosophe dionysiaque l'amène à contaminer par sa fougue personnelle ses jugements civiques: dorénavant, non satisfait de s'attaquer aux tendances antijudaïques, Nietzsche pousse jusqu'à dénigrer ses anciens compatriotes, les comparant aux Juifs dans une formulation qui tourne à l'avantage de cette ethnie:

> «Man erzählte mir von einem jungen Mathematiker in Pontresina, der vor Aufregung und Entzücken über mein letztes Buch ganz die Nachtruhe verloren habe; als ich genauer nachfragte, siehe, da war es auch wieder ein Jude (ein Deutscher läßt sich nicht so leicht im schlafe stören) [...].»[42].

Voilà le sens de l'appréciation qu'il inflige à sa mère dans ce fragment judéophile: contrairement aux Allemands, les Juifs – ceux de la Suisse de surcroît, car Nietzsche indique bien le village d'Engadine – seraient sur la même longueur d'ondes que lui: c'est eux qui, par conséquent, capteraient ses prophéties bachiques, pourtant originellement destinées aux Allemands. Jusque dans ses ultimes ouvrages autobiographiques, Nietzsche maintiendra cet antagonisme entre les Juifs, alliés affectifs de sa philosophie, et les Allemands, sourds à ses thèses: «Umsonst, dass ich in ihm nach einem Zeichen von Takt, von délicatesse gegen mich suche. Von Juden ja, noch nie von Deutschen.»[43] Ainsi, l'agacement sentimental issu de l'éloignement progressif d'avec sa sœur devenue Frau Förster, conjugué à l'incompréhension de ses livres, voire à l'animosité qui les avait accueillis en Allemagne («In Wien, in St. Petersburg, in Stockholm, in

[40] Friedrich Nietzsche, dans: KSB, «An Franz Overbeck in Basel (Postkarte), Nizza, 2. April 1884», t. 6, 493.
[41] Ibid., «An Malwida von Meysenbug in Rom, Venezia. Anfang Mai 1884», 500.
[42] Friedrich Nietzsche, dans: KSB, «An Franziska Nietzsche in Naumburg (Fragment) (Sils-Maria, 19. Sept. 1886)», t. 7, 249–250.
[43] Friedrich Nietzsche, Ecce Homo, dans: KSA, t. 6, 363.

Kopenhagen, in Paris und New York – überall bin ich entdeckt: ich bin es nicht in Europa's Flachland Deutschland ...»[44]), avait généré cette affection affichée face au «Juif», laquelle servait également un autre but: exciter la joie maligne de Nietzsche, fier de ses provocations envers ses anciens amis. Car le «clan Wagner» – que le maestro soit en vie ou après son décès – est loin d'être le dernier visé chaque fois que Nietzsche transcrit le terme de «Juif». Certes, le sujet n'apparaît pas, dans la querelle, comme primordial. Nietzsche est cependant au courant, depuis des années, que la cause principale de leur rupture fut partiellement attribuée à une néfaste influence israélite incarnée par Paul Rée:

> «Schließlich kam noch Israel hinzu in Gestalt eines Dr. Rée, sehr glatt, sehr kühl, gleichsam durchaus eingenommen und unterjocht durch Nietzsche, in Wahrheit aber ihn überlistend, im Kleinen das Verhältnis von Judäa und Germania ...»[45]

Selon la compagne de Wagner, Paul Rée ne remplirait donc que son malfaisant rôle ancré dans les gènes de l'Histoire qui opposerait les Juifs et les Germains, depuis l'Antiquité. Or, il suffit à Nietzsche d'attaquer l'idole Wagner tout en flattant simultanément une finesse juive pour qu'il soit sûr de déclencher une explosion de «dépit antisémite» à Bayreuth, ce qui n'est pas sans lui apporter une réelle satisfaction.

Nous sommes néanmoins formels: chez Nietzsche, ce ne sont que l'expression de *menschlichen allzumenschlichen* vindictes. Car, porté par sa hargne batailleuse et désirant affliger un nombre de piques maximal au protagoniste de son quasi aristophanesque *Fall Wagner*, l'«anti-antisémite» Nietzsche recourt à une augmentation satirique racialiste mais surtout diamétralement opposée à ses déclarations de cette même période: «War Wagner überhaupt ein Deutscher? Man hat einige Gründe, so zu fragen. [...] Sein Vater war ein Schauspieler Namens Geyer. Ein Geyer ist beinahe schon ein Adler [...].»[46] Voilà que les origines juives dissimulées – ou ignorées – du créateur de la Tétralogie sont désormais un fouet supplémentaire permettant de ridiculiser son rival, de le réduire à l'état de bouffon: le temps, les pays, les fréquentations ont changé. En revanche, «Juif» demeure une invective en 1888 tout comme c'était déjà le cas 1872.

Par ailleurs, il est impossible de ne pas mentionner une autre cause du philosémitisme affiché par Nietzsche durant cette troisième et dernière phase de ses relations avec le «Juif»: c'est un simple calcul d'un apatride solitaire et sans emploi dans une quête, parfois effrénée, de reconnaissance. Or, le hasard veut que ce soit Georg Brandes, un professeur danois d'origine israélite passionné de littérature et de philosophie – c'est-à-dire de «ce que l'on appelait esthétique

[44] Ibid., 301.

[45] Lettre de Cosima Wagner à Marie von Schleinitz écrite en mai 1878 et citée d'après Chronik zu Nietzsches Leben vom 19. April 1869 bis 9. Januar 1889, dans: KSA, t. 15, 84.

[46] Friedrich Nietzsche, Nachschrift, dans: Der Fall Wagner. Ein Musikanten-Problem, dans: KSA, t. 6, 41.

dans son pays à l'époque»[47] –, qui fut l'unique à enseigner, dans le monde académique, l'œuvre de Nietzsche, et cela, du vivant psychique de ce dernier: «Von dem glänzenden Erfolge des Dr. Brandes in Kopenhagen habe ich Ihnen wohl erzählt. Mehr als 300 Zuhörer für seinen längeren Cyklus über mich; am Schluß eine große Ovation.»[48] Et quand il ne répand pas dans son université les paroles de Zarathoustra, Brandes, cette passerelle entre les capitales européennes, introduit les travaux de Nietzsche parmi les *wagnérites* de l'aristocratie russe:

> «Ich selbst habe dieser Tage beinahe eine Liebeserklärung von der charmantesten und geistvollsten Frau von St. Petersburg bekommen, Madame la Princesse Anna Dmitrievna Ténicheff, einer große(n) Verehrerin meiner Bücher. Georg Brandes geht diesen Winter nach St. Petersburg und hält Vorträge über mich.»[49]

Ces relations s'avéreront fort utiles après l'hospitalisation de Nietzsche en psychiatrie: la princesse russe connue via Brandes devient, en 1894, l'éditrice d'une première traduction russe de son *Fall Wagner*[50] (où le traducteur fait la réclame d'*Ainsi parlait Zarathoustra* dans une note[51]), ouvrage qu'elle a, sans doute, reçu de Brandes (n'est-ce pas à la fin de la transmission à Anna Ténicheff de sa philippique anti-wagnérienne fraîchement parue que Nietzsche pria son éditeur C. G. Naumann d'envoyer au professeur danois trois exemplaires – fait exceptionnel – en lui précisant en toutes lettres «[drei Exemplare]»[52]). Par conséquent, tout est lié: l'édition et traduction de son œuvre, son enseignement académique, sa promotion dans la haute société de l'Europe – durant ce moment où Nietzsche a peu d'alliés et où sa santé s'effondre – tiennent à l'engagement personnel d'un seul professeur faisant activement la navette entre ces univers différents, l'israélite de Copenhague Brandes. Comment ne pas relier sa judéophilie à cette relation si profitable?! À ses amis fidèles, un calcul aussi limpide ne se dissimule même pas, et un mois avant de sombrer, Nietzsche termine ainsi sa missive, plein d'espoir en son essor paneuropéen, à Peter Gast: «– Wissen Sie bereits, daß ich für meine internationale Bewegung das ganze jüdische Großkapital nöthig habe?...»[53]. Nietzsche est son œuvre incarnée. Il se sacrifie donc pleinement pour sa promotion mondiale, usant de flatteries afin d'accéder aux «capitaux juifs» dont il a besoin pour l'édition, mettant même à ce service les

[47] Régis Boyer, Georg Brandes (1842–1927), «le père de la littérature comparée», dans: Revue de littérature comparée, N. 2 (2013), 137.

[48] Friedrich Nietzsche, dans: KSB, «An Carl Fuchs in Danzig, Sils, Sonntag d. 29 Juli (1888)», t. 8, 375.

[49] Ibid., «An Paul Deussen in Berlin, Turino, via Carlo Alberto 6, III, Dienstag (11. Dezember 1888)», 521.

[50] Фридрих Ницше, « Вагнеріанскій вопросъ (Музыкальная проблема) », Артистъ, Журналъ изящныхъ исскуствъ и литературы, Москва, Типография И. Н. Кушнерева и К°, № 40, август 1894, с. 61–75.

[51] Ibid., note non numérotée en bas de la p. 62.

[52] Friedrich Nietzsche, dans: KSB, «An Constantin Georg Naumann. Sils, den 7. Sept. 1888», t. 8, 412.

[53] Ibid., «An Heinrich Köselitz in Berlin. (Turin,) Sonntag, den 9. Dec. 1888. via Carlo Alberto 6III», 515.

problèmes qu'il a rencontrés: les tensions survenues avec le clan du défunt Wagner peuvent se commercialiser favorablement auprès d'éventuels mécènes juifs, et ce, même si, quasi simultanément, ce même Wagner est dénigré en tant que probable Juif. Les historiens des idées et des religions, s'arrêtant souvent aux grandeurs de ces immenses philosophes au nombre desquels Nietzsche compte, négligent pourtant ces tactiques trop humaines auxquelles consentent ces êtres illustres et, à cause de cela, ne parviennent à séparer l'héritage de ces penseurs de l'expression de leur quotidien. Pire: parfois, ces chercheurs contaminent leurs analyses par des anachronismes dus à une importance démesurée accordée aux détails futiles d'une époque révolue.

Quant à Nietzsche, il ne fait que jongler, de manière supra-légère, avec cette notion du «Juif» dès qu'il l'aperçoit, incarnée, sur son chemin. Depuis la cime de sa grandeur prussienne dans laquelle il a été nourri, il a du mal à prendre au sérieux la judaïté et nous livre lui-même cette frivolité de grand patricien au cours de son ultime année, celle de 1888 – frivolité qui est la sienne au contact des Juifs:

> «Habe ich noch zu sagen, daß im ganzen neuen Testament bloß eine einzige Figur vorkommt, die man ehren muß? Pilatus, der römische Statthalter. Einen Judenhandel ernst zu nehmen – dazu überredet er sich nicht. Ein Jude mehr oder weniger – was liegt daran?»[54]

Désormais sur la position doctrinale d'un antéchrist néo-païen, Nietzsche s'attaque au judaïsme considéré comme berceau du christianisme,[55] mais refuse de s'appesantir sur le personnage du «Juif».

Nietzsche et le «Juif»

La plupart des spécialistes de Friedrich Nietzsche se demandent comment le «Juif», tel que vu par Nietzsche, fut perçu par les épigones du philosophe. Quant à nous, dans notre travail, nous mettons en évidence l'évolution de Nietzsche lui-même face au «Juif» en tant qu'incarnation d'une ethnie ou d'une religion. Cette appréhension du «Juif» par Nietzsche, nous en voyons la progression au fil de trois étapes quasi égales, comme si le destin du philosophe se mettait au service du biographe cartésien: l'adolescence et la jeunesse prussiennes de Nietzsche; l'installation à Bâle de Nietzsche professeur alors qu'il était sur le point de devenir apatride; le «Bon Européen» Nietzsche dégagé de toute attache académique. L'atmosphère de Bâle a-t-elle ainsi modifié la vision que Nietzsche avait du «Juif» ou fut-ce son amitié avec Paul Rée, voire sa croisade anti-wagnérienne? Ou Nietzsche le dionysiaque n'a-t-il que daigné jongler avec la judéité dès qu'elle apparaissait devant lui?

Friedrich Nietzsche – judéité – Bâle – croisade anti-wagnérienne – Paul Rée.

[54] Friedrich Nietzsche, Der Antichrist, dans: KSA, t. 6, 225.

[55] «Die Juden sind, ebendamit, das *verhängnißvollste* Volk der Weltgeschichte: in ihrer Nachwirkung haben sie die Menschheit dermaaßen falsch gemacht, daß heute noch der Christ antijüdisch fühlen kann, ohne sich als die letzte jüdische Consequenz zu verstehn.» ibid., 192, Nietzsche souligne.

Nietzsche und der «Jude»

Die Mehrheit der Nietzsche-Spezialisten fragt sich, wie der «Jude», so wie er von Friedrich Nietzsche gesehen wurde, dann von den Epigonen des Philosophen wahrgenommen wurde. Was uns anbelangt, so legen wir in unserer Arbeit eine Entwicklung dar, die Nietzsche selbst in Anbetracht des «Juden» sei es in der Form in Gestalt einer Ethnie oder sei es in der einer Religion genommen hat. In diesem Verständnis des Juden durch Nietzsche sehen wir eine Weiterentwicklung entlang dreier ungefähr gleicher Etappen, als ob das Ziel des Philosophen sich in den Dienst eines kartesischen Biografen stellte: die preussische Kindheit und Jugend Nietzsches; die Niederlassung Nietzsches in Basel als Professor zu einem Zeitpunkt, wo er im Begriffe war, heimatlos zu werden; schliesslich Nietzsche «der gute Europäer», der sich von jeglichem akademischen Band löste. Hat die Atomsphäre Basels die Sicht, die Nietzsche vom Juden hatte, verändert oder war es seine Freundschaft zu Paul Rée, oder aber sein gegen Wagner gerichteter Kreuzzug? Oder hat sich der dionysische Nietzsche von dem Zeitpunkt an, als es vor ihm erschien, nur dazu herabgelassen, mit dem Judentum herum zu jonglieren?

Friedrich Nietzsche – Judentum – Basel – «Kreuzzug gegen Wagner» – Paul Rée.

Nietzsche e l'«Ebreo»

La maggior parte degli specialisti di Friedrich Nietzsche si chiedono come l'«Ebreo», secondo Nietzsche, fu percepito dagli epigoni del filosofo. Quanto a noi, nel nostro lavoro mettiamo in evidenza l'evoluzione dello stesso Nietzsche nei confronti dell'«Ebreo», in quanto incarnazione di un'etnia o di una religione. Di questa percezione dell'«Ebreo» da parte di Nietzsche, vediamo la progressione nel corso di tre tappe quasi uguali, come se il destino del filosofo si mettesse al servizio del biografo cartesiano: Nietzsche adolescente e la giovinezza prussiana; lo stabilirsi a Basilea di Nietzsche come professore, mentre era sul punto di diventare apolide; Nietzsche «buon europeo», libero da ogni legame accademico. L'atmosfera di Basilea ha modificato la visione che Nietzsche aveva dell'«Ebreo» o fu la sua amicizia con Paul Rée, vedi la sua crociata anti-wagneriana? Oppure, Nietzsche il dionisiaco si è degnato di destreggiarsi con il giudaismo nel momento in cui gli comparve davanti?

Friedrich Nietzsche – giudaismo – Basilea – crociata anti-wagneriana – Paul Rée.

Nietzsche and the «Jew»

Most Nietzsche specialists have asked themselves how the «Jew», as seen by Nietzsche, was perceived by the philosopher's admirers. But the focus of our work has been on the development shown by Nietzsche himself in his view of the «Jew», whether this is construed as an incarnation of an ethnic identity or of a religion. We view Nietzsche's understanding of the Jew as having progressed through three approximately equal stages, as if the objective of the philosopher was to serve a Cartesian biographer: Nietzsche's Prussian childhood and youth, his stay in Basel as a professor during a time when he was detaching himself from his roots, and finally Nietzsche the ‹good European› , who had freed himself from all academic ties. Did the atmosphere in Basel change his view of the «Jew», or was this the result of his friendship with Paul Rée, or even of his crusade against Wagner? Or perhaps the Dionysian Nietzsche only deigned to begin to juggle with Judaism once it appeared before him?

Friedrich Nietzsche – Judaism – Basel – «crusade against Wagner» – Paul Rée.

Anatoly Livry, Dr., Université de Nice – Sophia Antipolis.